

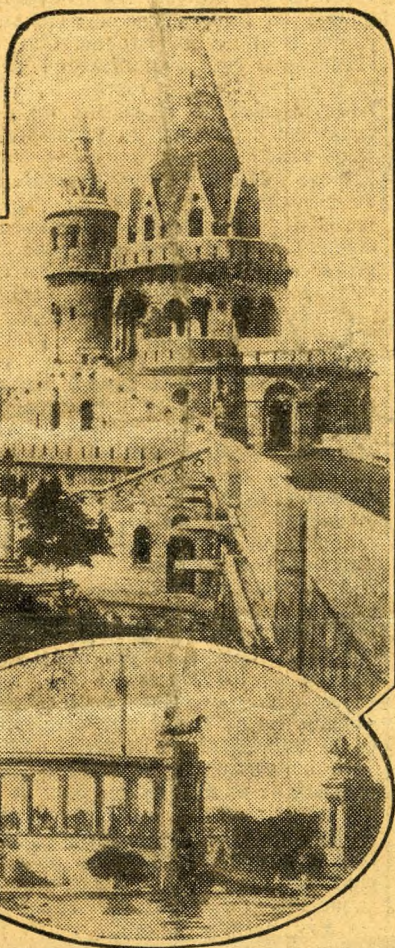
UNE SEMAINE EN HONGRIE

Buda et Pest - Sous le signe de Saint Etienne
 La Hongrie millénaire en 1929
 Devant le beau Danube qui n'est pas bleu

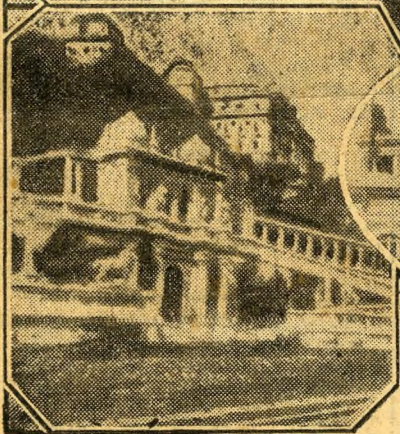
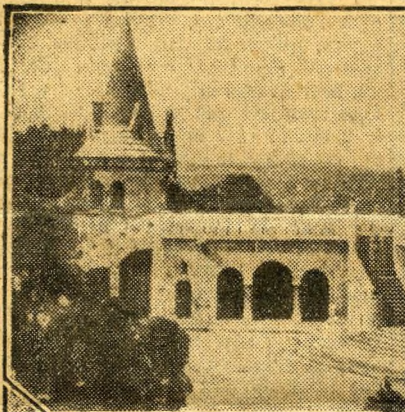
♦♦♦♦♦
 (De notre envoyé spécial)

I

Budapest, ... Juil. — Le Français, qui, paraît-il, ignore la géographie, sait tout de même que la Hongrie existe quelque part, mais il n'y va guère parce qu'il estime ce pays



Le Bastion des Pêcheurs et, au-dessous, à gauche : Le Château Royal, à Buda. A droite, le monument du Millénaire, à Pest



très loin de Paris. En quoi il a tort, car on y parvient assez vite : on s'embarque un soir à la gare de l'Est et le wagon-lit vous dépose à destination le surlendemain à l'aube ; dans l'intervalle, si l'on a pris la plus jolie route, par l'Aarlborg, on a parcouru à vive allure et admiré au passage la Suisse du Nord, le Tyrol et l'Autriche. Enfin, lorsqu'on a la chance, que j'ai eue, de reprendre pied au sol par un admirable matin d'été, la ville de Saint-Etienne vous apparaît tout de suite en beauté, et l'on sourit de son sourire de jolie femme accueillante.

Je connais plusieurs capitales, et j'en ai goûté le charme physique ; mais j'en sais peu qui se révèlent à l'arrivant aussi harmonieuses que Budapest. Budapest est une cité double, c'est Buda et c'est Pest. De Pest, sur l'une des rives du Danube, j'ai, dans le soleil des premières heures, contemplé longuement Buda perché sur l'autre rive. Spectacle impressionnant. Les hauteurs du mont Saint-Gérard, demeurées presque vierges et couronnées d'une citadelle en ruines et plus loin d'autres collines surmontées de palais, le château Royal avec son parc, les ministères, d'antiques et nobles demeures de magnats, la flèche de l'église du Couronnement sur laquelle plane la grande ombre de Mathias Corvin, l'animateur de la Renaissance hongroise, le Bastion des Pêcheurs, dentelle d'enceinte ouvragée comme un bijou et qui évoque la lutte séculaire contre le Turc ; puis des maisons encore et des jardins. Et si le regard se porte plus bas, redescendant vers le fleuve, voici l'île Sainte-Marguerite, jetée comme un tapis vert sur ses eaux vertes et jaunes que Johann Strauss dut certainement voir avec des lunettes bleues, ces eaux que franchissent d'immenses ponts aux lignes sveltes dont l'arcature se détend comme le bond souple d'un lévrier.

Ce fut, ce matin-là, ma première vision d'un pays où j'allais, pour le *Petit Journal*, recueillir quelques impressions. Il est, je sais bien, lorsqu'on vit une semaine dans un cadre neuf, plus aisé d'en ressentir le pittoresque que de l'exprimer, surtout si l'on veut ne pas s'en tenir à une leçon d'histoire, ne pas toucher non plus à des problèmes assez délicats, éviter aussi de coiffer constamment la casquette du guide d'autocar, qui en sept tournées se charge de décorifier une ville et une nation à l'usage du touriste pressé. Essayons toutefois de mettre en ordre les quelques notes que j'ai prises sur cette terre magyare lourde de passé, séduisante par son présent, fortement confiante dans un grand avenir qu'elle estime dû à ses traditions millénaires.

Millénaire... Voilà un mot qu'en peu de jours j'ai bien souvent en-

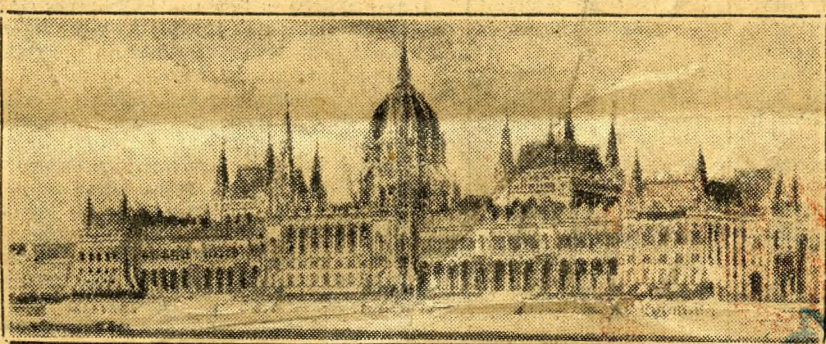
tendu prononcer ; il y vibrait des orgueils, des regrets et des espoirs. Certes, les Hongrois ne font pas fi des siècles antérieurs ; ils rappellent même assez volontiers la demi-latinité des Pannoniens ou la splendeur barbare des Huns d'Attila ; mais ils réservent toute leur tendresse pour leur première dynastie nationale, celle des Arpad, qui vers 896, lança sur ces plaines son peuple de pasteurs, de chasseurs, de pêcheurs et de soldats. Les longues migrations sont finies ; voici les Hongrois établis sur un sol fertile qu'ils conquièrent jusqu'aux Karpathes et jusqu'aux Balkans ; Etienne, saint et roi, descendant d'Arpad, les jette dans les bras du christianisme, dont il se fait en cette marche extrême le champion ; c'est le droit de cité définitivement acquis parmi les nations civilisées, c'est une histoire proprement européenne qui commence, il y a un peu plus de mille ans.

Le monument du Millénaire, qui développe son élégant hémicycle à l'entrée du Bois de Ville, le Bois de Boulogne de Budapest, n'est qu'un faible témoignage matériel de cette longévité dont tout Hongrois est justement fier. Il se plaît non moins à souligner son amour tenace de l'indépendance vis-à-vis du Germain comme du Turc ; a noté que si son sort, après Mohacz, a été étroitement lié à celui de l'Autriche, ce fut toujours malgré lui et qu'il n'est pas de siècle où il n'ait versé son sang pour reconquérir ses libertés territoriales, dynastiques, intellectuelles et religieuses. Et, de fait, ses annales, de Rakoczi à Kossuth, sont pleines de longs déchirements qui visaient tous le retour à l'existence personnelle. Je crois qu'il est peu de races en Europe où, du haut en bas de l'échelle sociale, on rencontre un sentiment aussi profond de l'individualité, un attachement aussi fervent aux plus lointaines gloires ethniques, et en même temps un besoin aussi vif d'exprimer l'un et l'autre, dès que s'est ébauchée, entre l'étranger et l'indigène, une première sympathie...

Mais, des temps révolus, revenons au Danube, le fleuve éternel qui a côtoyé ce passé guerrier et baigné des réalités plus pacifiques. A mes pieds, devant la masse imposante du « Hungaria », il promène dans le soleil d'innombrables bateaux à vapeur qui, chaque jour, amènent d'amont la foule des travailleurs de banlieue et remportent en aval le flot des voyageurs. Voyageur, je le suis aussi, mais je réserve pour plus tard la molle descente au fil de l'eau.

La ville m'appelle, et aussi le plus obligeant et le plus averti des cicérons, le docteur Elemer de Miklos, directeur du Tourisme et de l'Aviation. (Suite en deuxième page.)

Georges Jubin.



Le Palais du Parlement, au bord du Danube

UNE SEMAINE EN HONGRIE

[SUITE DE L'ARTICLE DE TÊTE]

Il me promène dans Budapest, vaste capitale moderne, propre, aérée, coupée de verdure et prodigue en statues et monuments. Ainsi défilent sous mes yeux l'Opéra, le Théâtre National, le Musée des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences, le Palais de Justice, la Redoute municipale ; je parcours des quais majestueux, de belles rues, un boulevard magnifique qui court en demi-cercle d'un pont à l'autre sur l'emplacement d'une ancienne enceinte ; j'aperçois d'innombrables effigies de grands hommes, princes, écrivains ou héros de l'indépendance ; je finis par le Parlement à Pest et le château Royal à Buda. L'un rappelle de très près Westminster et l'autre fait penser par endroits à Versailles, mais les deux suggèrent au visiteur un sentiment analogue ; ils semblent le vêtement ample et somptueux d'un corps qui a maigri brusquement et dans ses plis flottent comme des fantômes.

N'oublions pas que cette cité d'un million d'âmes a été bâtie pour un peuple de vingt millions d'hommes qui n'en compte plus que huit. Ceci peut-être explique ce que dissimule parfois de mélancolie une ville pourtant gaie, vivante, et, si l'on peut ainsi dire, parisienne, une ville où le Français se sent presque comme chez lui : ce qu'était Vienne, en un mot, avant 1914. — G. J.

(A suivre.)